

R.P. Belzile

L'UNITÉ CANADIENNE ET LES CANADIENS FRANÇAIS

par

l'honorable ADÉLARD GODBOUT

Premier Ministre de la Province de Québec

Texte d'une allocution pronon-
cée devant les membres des
clubs Rotary et Kiwanis, à
Québec, le 5 octobre 1943.

Avec les hommages de
L'OFFICE DU TOURISME ET DE LA PUBLICITÉ
PROVINCE DE QUÉBEC
Québec, Canada

THE CITY OF QUEBEC
OFFICE OF THE MAYOR

L'Unité canadienne et les Canadiens français

Monsieur le Président,

Messieurs et chers amis,

Jamais le Canada n'a été plus en vedette qu'aujourd'hui. Le monde, qui commençait déjà à nous connaître, a maintenant les regards tournés vers nous pour nous juger et nous apprécier suivant ce que nous sommes et suivant nos oeuvres. Non seulement notre pays est-il le premier en importance et le plus riche de tous les Dominions de la Société des Nations britanniques, mais encore une puissance internationale avec laquelle il faut compter et qui, de concert avec les États-Unis, préside aux destinées du continent nord-américain. Dans l'immense rajustement des valeurs qui est le résultat de la guerre, le Canada s'affirme, aussi bien sur les champs de bataille que dans la vie économique. Et c'est pour nous tous, Canadiens français et Canadiens anglais, une source de fierté profonde que de voir la place que nous occupons parmi les peuples dont l'idéal de liberté est marqué au coin de l'esprit chrétien le plus généreux et d'une doctrine démocratique qui tend sans cesse à se perfectionner.

La guerre a éclaté au moment où le Canada venait de s'assurer le quatrième rang dans l'univers, au point de vue du commerce extérieur. Tous les marchés s'ouvraient à nous, parce que nous nous étions acquis la réputation de nous conformer aux exigences des contrats et de livrer des produits excellents. La guerre nous a arrêtés en plein essor. Nous avons dû prendre les armes, sentant bien que, au delà des avantages matériels et de l'intégrité de notre territoire à sauvegarder, il y a la cause suprême de la justice et de la civilisation qui réclame notre ferme appui. Et ce qui signale tout spécialement notre participation au conflit mondial, c'est que nos fils, sans distinction de race, ont pris position à la ligne de feu, sans contrainte ni conscription, mais de l'élan magnifique qui caractérise les hommes libres.

Hong-Kong, Dieppe, la campagne de Sicile et celle d'Italie; la lutte sur toutes les mers du globe et dans tous les cieux; le nom du Canada porté si loin et si haut, illustré par des milliers et des milliers de jeunes gens issus de deux races également braves, quel spectacle digne des plus belles pages de l'Histoire!

Cependant, là n'est pas la seule tâche que nous accomplissons, car nous défendons le Canada, d'un océan à l'autre, contre toute attaque, et nous multiplions, sur tous les points du territoire, les usines de guerre et la production agricole indispensables à nous-mêmes et à nos Alliés.

Cette unanimité dans l'effort témoigne d'une lucide intelligence des faits, tant nationaux qu'internationaux, comme aussi d'un actif et chaleureux dévouement à notre commune patrie, le Canada.

Vues dans cette lumière, combien mesquines apparaissent les calomnies que lancent certains individus dont rien, pas même la gravité de l'heure et l'héroïsme de leurs frères, ne peut réussir à dessiller les yeux.

Si une rivalité est permise, c'est celle des courages, du travail, du sentiment de l'honneur et de la grandeur d'âme. Il faut rivaliser d'ardeur en aimant davantage le Canada, tous tant que nous sommes et quel que soit le sang qui coule dans nos veines. D'ailleurs, nous, Canadiens français, il semble que nous ayons plus raison encore que tous autres d'aimer ce sol qui est nôtre depuis le jour même où Jacques Cartier y a planté la croix et où nous y avons fondé notre demeure nationale.

Et c'est précisément pour le salut du Canada que nous prodiguons nos labeurs et nos sacrifices. En tant qu'individus, notre effort de guerre, à nous Canadiens français, ne le cède à celui d'aucun autre Canadien. En tant que familles, puisque c'est nous qui avons les familles les plus nombreuses, nous dépassons certainement les autres. Ainsi la famille Senez compte neuf de ses fils dans l'armée et une fille employée aux oeuvres de guerre; tandis que la famille Desjardins compte douze fils et trois filles sous les drapeaux. Ce ne sont là que deux exemples. La famille Poulin n'a-t-elle pas cent quatre-vingt-six des siens, tous parents à divers degrés, au service du Canada: cent soixante et quatorze dans l'armée de terre, neuf dans l'armée de l'air et trois dans l'armée de mer. Cela nous dispense, semble-t-il, de dire que, par ailleurs, cinquante pour cent des industries de guerre sont sises dans notre province, et que nous avons toujours sursouscrit notre part des emprunts de guerre, certaine municipalité de Rimouski atteignant 406% du chiffre qui lui était assigné.

Quant à l'élément français des provinces-soeurs, nous pouvons dire que nos familles, là aussi, portent avec un merveilleux courage leur part insigne du fardeau de la guerre.

Les premiers dans le temps, les premiers dans l'espace; les premiers à nous vouer à ce pays neuf et à l'humaniser; les premiers à le consacrer de nos sueurs, de nos peines et de notre sang; les premiers à y faire connaître Dieu, nous entendons être aussi ceux qui, acquiesçant aux desseins providentiels et au sort des armes, acceptent dans leur coeur même et sanctionnent par leur conduite le fait d'une double civilisation d'origine française et d'origine anglaise, distincte d'essence et d'éléments, diverse dans les moyens d'action et les tempéraments, mais unie d'intention, d'allégeance et de loyauté.

Nous sommes les plus Canadiens de tous les Canadiens. Le Canada renferme nos racines. Nous vivons, pensons et agissons en fonction du Canada d'abord et du Canada toujours. Et c'est en cela que nous nous avérons réalistes. Dès avant que d'être en ce pays, nous avons décidé d'y faire notre vie, notre "règne" et celui de nos descendants, selon le mot si juste de nos paysans. L'arbre était français que nous transplantions ici, mais les sucres dont il allait se nourrir et le ciel sous lequel il devait s'épanouir étaient bien canadiens. Nous venions de plusieurs provinces de France où les parlures n'étaient pas identiques, et c'est au Canada que s'est effectuée l'unité de la langue, bien avant qu'elle n'existât tout à fait en France. Or, ayant quitté la France pour créer la Nouvelle-France et puis le Canada, nous nous sommes développés dans le sens même de nos innéités, tout en nous canadianisant de plus en plus. Nous avons ainsi constitué peu à peu le peuple canadien-français. Nous nous sommes caractérisés et personnalisés au point de créer une architecture à nous. Et ce processus d'évolution apparaît avec autant d'évidence dans les arts domestiques, les ouvrages de nos artisans et jusque dans la rythmique de nos chants populaires. Que l'on ne nous attribue point un esprit colonial. Nous ne pouvons l'avoir. Nous sommes trop Canadiens pour cela. Les lois naturelles de l'enracinement et les influences du milieu géographique, nous les avons agréées et faites nôtres, mais sûrs d'être doués d'une âme française assez forte pour que tout nous serve d'enrichissement au lieu de nous déformer. Et cela n'est point du tout un trait de colonialisme.

Pendant que les Anglais, au Canada, conservaient avec Londres des liens politiques étroits et ne changeaient point d'allégeance en devenant nos partenaires dans la vie canadienne, nous avions, en 1790, la douleur de voir les ponts coupés entre la France et nous. Les relations culturelles avec la mère-patrie furent même très longues à se rétablir, malgré le pressant besoin que nous en avions. Et la Révolution allait passer sur la France sans nous marquer. Repliés sur nous-mêmes, livrés à nos seules ressources, c'est en nous-mêmes que nous trouvâmes la continuité française, et, par surcroît, le déterminisme canadien-français qui faisait de nous les seuls et uniques Canadiens, à ce moment-là.

Sans rien ôter aux autres, nous réclamons toutes nos priorités, parce que précisément c'est elles qui informent notre Canadianisme. Et c'est à cause de notre antériorité elle-même que nous sommes bien résolus à vivre une vie profondément canadienne. Nous avons en cela une avance d'un siècle et demi. C'est nous qui avons été les premiers donc à façonner et à fixer le type canadien. Et les nouveaux venus que la Providence nous envoyait l'ont admis d'emblée en nous appelant Canadiens, par opposition à eux-mêmes, restés Anglais. Ce n'est que par une lente maturation que les Anglais sont devenus Canadiens et ont façon-

né et fixé à leur tour une forme du type national. Nous eûmes alors le Canadien français et le Canadien anglais, deux entités physiques et morales, au service d'un même pays, le Canada, et régies par la même Constitution. Ces types ont été créés pour durer, et ils dureront. Ils ont été suscités par des cellules différentes qui ne sont pas ennemies, mais complémentaires et ont comme point de rencontre et comme raison d'être l'épanouissement en terre canadienne d'une civilisation bipartite et bilingue, d'autant plus vigoureuse que ses principes constitutifs seront mieux équilibrés et mieux harmonisés.

De là la loi fondamentale, toujours présente, des deux grandes races qui ont signé le pacte de 1867: Vivre et laisser vivre; ou encore, en guise de commentaire et d'éclaircissement: L'unité dans la diversité.

Les paysans canadiens-français de 1760 pouvaient constituer un petit peuple, au sens numérique. Ils portaient déjà en eux une personnalité que les vicissitudes de l'Histoire et de la Politique allaient singulièrement renforcer au lieu de détruire. Leur attachement au Canada s'accroissait et n'a cessé de s'accroître parce que aussi ils ont profondément contribué à l'élaboration progressive du droit constitutionnel dont la Confédération a été l'aboutissement. Cette Constitution, promulguée à la suite de nos combats homériques pour la conquête du gouvernement responsable et d'une politique qui permit l'expression du dualisme canadien, a influé d'une manière non équivoque sur l'orientation de Londres à l'égard des anciennes colonies devenues Dominions autonomes. Et le Statut de Westminster, en 1931, ne porte pas seulement l'empreinte du génie politique anglais, mais encore celle du génie politique des Canadiens français qui n'ont jamais réclamé, jamais remporté de victoire, même relative, sur le champ politique britannique ou canadien, sans d'abord s'établir solidement sur leur qualité et leurs prérogatives de citoyens britanniques.

Si donc l'on a dit, sans crainte de se tromper, que les Canadiens français ne sont pas impérialistes, l'on ne saurait contester qu'ils soient les plus énergiques défenseurs des principes d'une Confédération et d'un Commonwealth qu'ils ont concouru à former et dans les cadres desquels ils puissent jouir de leurs droits et de leur liberté, en tant que découvreurs, co-fondateurs et co-mainteneurs du Canada.

Il ressort de toutes ces choses que pour avoir accès à l'âme et au cœur des Canadiens français, il faut d'abord s'adresser à eux au nom de leur patrie, le Canada, et au nom de l'ordre politique auquel ils se sont d'eux-mêmes associés.

D'ailleurs, leur patriotisme est logique. Ils ne l'ont pas édifié sur une idéologie en l'air, mais sur un concept de raison et de bon sens que vient fortifier encore leur sentiment.

Pour eux la cellule sociale est nécessairement la famille. Et c'est au foyer que naît et se cultive le patriotisme. Celui-ci s'étend au village, à la paroisse, à la ville, à la région, à la province, de par un mouvement naturel. Et l'on n'ignore pas combien les Canadiens français sont fiers de leurs familles, de leurs villages, de leurs paroisses, de leurs villes, de leurs régions et de leur province. En quoi l'on conviendra qu'ils sont humains et bien sensés. Ce sont là d'ailleurs autant d'entités dont ils apprennent successivement le sens et l'importance. Et c'est ainsi, par une extension de plus en plus grande, de plus en plus généreuse qu'ils en arrivent à la connaissance du patriotisme intégral canadien. Toutefois, ils comprennent aussi qu'un tel mécanisme n'opère pas pour eux seuls. Ils ont l'intelligence du patriotisme et des conditions du patriotisme de leurs concitoyens d'expression anglaise, parce qu'ils ont la juste compréhension du leur. De même qu'ils se savent chez eux, d'un bout à l'autre du Canada, de même encore savent-ils que les Canadiens anglais sont aussi chez eux, de l'Atlantique au Pacifique. C'est là le motif évident de leur désir d'entente, de leur pratique de la tolérance, de leur recherche d'un accord vital, sur le plan national canadien, et cela en outre de toutes les raisons du coeur qui règlent déjà leur conduite, dans un ordre de charité fraternelle.

Un exemple, entre plusieurs, peut servir à prouver comment les Canadiens français font les premiers pas et montrent à leurs voisins la route à suivre.

Dans la Province de Québec, où nous sommes maîtres en ce qui est de notre juridiction, nous accordons à la minorité anglophone des privilèges en tous points identiques aux nôtres. C'est ainsi que nous avons établi un Conseil de l'Instruction publique composé de deux comités, l'un français et catholique, l'autre anglais et protestant. Ces comités ont toute liberté d'action dans leurs sphères respectives. Bien plus, les impôts scolaires des parlants français vont aux maisons d'éducation anglaises. En sorte que l'équité la plus absolue existe.

D'un autre côté, environ 56% de nos gens parlent, ou du moins comprennent l'anglais qui est vraiment leur langue seconde. Nous intensifions cependant l'étude de cette langue, afin de mettre les nôtres en état de communiquer plus facilement avec leurs concitoyens anglophones. Il va de soi que le français reste notre instrument spontané d'expression et que nous le cultivons avec un soin jaloux.

Nous cherchons tous les moyens efficaces d'intercommunication, et nous souhaitons que nos concitoyens de langue anglaise de toutes les provinces du Canada en fassent autant à notre égard, surtout lorsqu'ils s'agit du français.

Est-ce assez dire que nous sommes vivement touchés de voir le français enseigné de façon de plus en plus pratique dans notre propre province et jusque dans celle de l'Ontario. On sait l'oeuvre accomplie ici par M. W.P. Percival. En Ontario, grâce notamment à M. F.-C.-A. Jeanneret, "Maria-Chapdelaine" sera bientôt le livre-type français soumis à l'étude des élèves, dans les institutions secondaires. Cela n'implique-t-il pas, outre la reconnaissance de la valeur intrinsèque de ce chef-d'oeuvre, le désir de nous mieux comprendre?

Cette intercommunication, ce réalisme des études correspond au principe fondamental du dualisme canadien et révèle l'un des modes les plus heureux d'unité spirituelle au pays.

Tout en respectant nos caractères ethniques propres et leurs moyens personnels d'expression, c'est, en fin de compte, l'harmonisation des esprits qui s'effectue, par l'accroissement du nombre et de l'efficacité des points de contact entre nous tous.

Le jour où le français sera la langue seconde des Canadiens anglais, comme l'anglais est notre langue seconde à nous, l'entente cordiale au Canada sera certainement une chose en train de s'intégrer dans le concert de la vie nationale. Il ne faut point se lasser de répéter cela.

Cette vie nationale, nous la voulons belle et bonne, noble et grande, faite de fierté, d'honneur et d'entraide. Nous ne reculons devant aucun sacrifice pour que notre part soit entière. Et nous croyons que plus notre état de civilisation sera élevé, plus notre culture sera intense et étendue, plus notre goût du travail intellectuel sera sûr et agissant, plus nous créerons chez les Canadiens français, dans tous les domaines, d'irremplaçables compétences, et plus nous serons considérés de nos amis. Le proverbe est toujours actuel: Respecte-toi toi-même si tu veux qu'on te respecte.

Vie familiale, vie municipale, vie provinciale, vie nationale, vie sociale, vie économique, vie politique, relations intérieures et extérieures, nous n'avons pas le droit d'y être inférieurs en quoi que ce soit. Et, si nous insistons particulièrement sur la vie culturelle, c'est que celle-ci traduit et interprète, illumine et illustre toutes les autres formes de notre activité.

Or, nous faillirons à notre mission civilisatrice si la langue française qui est le trait signalétique de notre âme elle-même n'occupe pas au foyer et hors du foyer le premier rang qui est le sien. Comment voulons-nous que le français soit estimé des autres si nous ne lui consentons pas le sacrifice de l'étudier plus à fond que n'importe quelle langue au monde et de le parler d'une manière qui le rende agréable à l'oreille d'autrui? L'oreille d'un très grand nombre d'anglophones est assez faite au français pour être rebutée par nos négligences de prononciation, de la mollesse de certains accents et de l'indigence de notre vocabulaire. Le fait que l'anglais tel qu'on le parle au Canada et aux Etats-Unis comporte aussi bien des lacunes ne nous justifie pas de ne point porter remède à nos défauts. L'anglais a pour lui la masse énorme de 135,000,000 d'adeptes en Amérique. En nous appuyant sur tous les groupes francophones dispersés sur ce continent, nous ne sommes que 8,000,000. La moindre défection linguistique de notre part a des conséquences autrement plus graves qu'un laisser aller quelconque chez les parlants anglais. Nous devons viser à parler notre langue avec aisance, correction, dignité, sans affectation ni forfanterie, en songeant qu'elle est le plus parfait instrument d'expression humaine que le génie des hommes et l'apport des siècles aient jamais eu la gloire de former.

A un enseignement plus poussé et plus généralisé de l'anglais, chez nous, nous ferons donc correspondre une discipline culturelle française plus scientifique et plus pratique. Et c'est ici que, dès le degré où nos enfants commencent à apprendre l'anglais et jusqu'à la fin de leurs études, il apparaît de plus en plus nécessaire de procéder à l'enseignement comparé des deux idiomes, afin de bannir toute velléité d'anglicisme, toute pénétration qui nuise à la pureté du langage. Et l'inverse est aussi vrai.

En Angleterre, après le conflit mondial de 1914-1918, la phonétique est devenue l'un des plus notables articles aux programmes scolaires. Et l'on s'en est trouvé fort bien.

Quelle joie ce serait pour nous tous de voir la phonétique française de plus en plus à l'honneur chez nous! Elle est à la fois un art et une science. Elle ne le cède en rien, en tant que facteur important, à la grammaire, à la géographie, à l'histoire, à la comptabilité, aux mathématiques, etc. Alors, par voie de conséquence et d'analogie, l'élève qui bloquerait l'examen de langue parlée devrait subir les mêmes sanctions que s'il ratait n'importe lequel de ses autres examens.

Bien plus, si cet enseignement de la phonétique s'étendait à la langue anglaise dans nos écoles et dans celles de nos concitoyens anglo-canadiens, il n'y a aucun doute que nous contri-
buerions ensemble à situer à leur véritable point d'excellence

les idiomes qui marquent chacun nos civilisations respectives, française et anglaise, et enfin notre civilisation totale dont le dualisme est la source et l'essence.

C'est là nous assigner aux uns et aux autres une tâche parfois ardue. Elle mérite que nous nous y consacrons. Notre cas n'est certes pas moins intéressant que celui de la Belgique bilingue et de la Suisse quadrilingue. Et point n'est besoin ici de rappeler le nom de peuples qui, dans les temps modernes eux-mêmes, ont réappris et ne cessent de réapprendre leurs parlers ancestraux.

Pour nous, il s'agit de langues vivantes, chargées d'une longue et universelle tradition de beauté et d'autorité. Il serait honteux de déchoir en manquant de coeur à la besogne.

Messieurs, notre amour du Canada est tel qu'il ne se satisfait point de la médiocrité ou de l'à peu près. Canadiens français et Canadiens anglais, nous avons l'ambition de voir notre pays atteindre à la plus grande somme possible d'influence. En assumant toute notre part de travail et de dévouement, nous ne faisons que contribuer comme il se doit au bien des nôtres et au bien commun canadien.

Les Canadiens français n'ont pas la civilisation du nombre. Peut-on leur contester l'avantage de s'employer à devenir une civilisation de qualité? En relevant le niveau général des études, en fondant des bourses, en favorisant l'enseignement artistique, scientifique et commercial, en complétant la formation classique par celle qui découle de l'enseignement technique, en créant des prix qui servent d'aiguillon à l'initiative personnelle, c'est précisément cette qualité de civilisation que nous nous efforçons de développer et d'affirmer.

Une pareille considération est au-dessus des partis, des clans et des égoïsmes. Elle ne vise pas seulement à faire fructifier les dons intellectuels de nos fils, au profit de leur province et de leurs frères, mais encore de la patrie canadienne et de tous les Canadiens, quelle que soit leur prochaine ou lointaine origine, en quelque lieu du Canada qu'ils habitent, à quelque profession qu'ils appartiennent et quelque art ou métier qu'ils exercent. Cette considération mérite qu'on y réfléchisse et qu'on en tire tout le bénéfice possible en l'ajustant à nos cas concrets.

Lorsque sonnera la Victoire, le sort du Canada au milieu des grands peuples civilisés sera d'autant plus enviable que nous serons mieux en mesure, Canadiens d'expression français-

se et Canadiens d'expression anglaise, d'être la représentation vivante de l'ordre intellectuel et moral, de la valeur individuelle et collective, de la concorde et du respect mutuel, de la bonne volonté enfin sur quoi se puisse fonder la destinée d'une nation forte de tous ces éléments divers qu'un même dévouement éclairé met au service de la patrie.

Messieurs du Club Rotary et du Club Kiwanis de Québec, vous êtes à même plus que quiconque de faire vôtres ces idées, parce que vous habitez un milieu où la paix nationale sert de modèle à tout le reste du Canada. Notre idéal canadien vous le réalisez avec nous et comme nous. Si quelques-unes des pensées que nous avons émises ici vous semblent particulièrement utiles, faites-nous l'honneur de les répandre, après y avoir ajouté le fruit de votre expérience.

L'éducation de la nation est affaire de persévérance autant que d'intelligente volonté. Votre zèle pour les causes insignes vous portera à être des propagandistes de vérités constructives.

Si chacun ajoute sa pierre à l'édifice canadien et la lie aux autres, d'un ciment durable et sain, l'unité au Canada, cette unité qui ne détruit pas les éléments constitutifs mais les associe librement, ne sera pas un vain mot, ni le souhait d'un jour ni surtout l'objet d'une rencontre sans lendemain.

Messieurs, je vous remercie.

Adélard Godbout.

BNQ



C 000 290 023